

Toxic Lands, Living Narratives

Avec : Nilla Banguna, Sixte Kakinda, Godelive Kasangati Kabena,
Lafleur & Bogaert, Mickaël-Sltan Mbanza, Pendezâ Mulamba,
Co-curatée avec Sammy Baloji

8 novembre 2025 — 21 février 2026

Vernissage : 8 novembre, 15h - 20h



Toxic Lands, Living Narratives

Avec : Nilla Banguna, Sixte Kakinda, Godelive Kasangati Kabena,
Lafleur & Bogaert, Mickaël-Sltan Mbanza, Pendezâ Mulamba.

Co-curatée avec Sammy Baloji

8 novembre 2025 — 21 février 2026

L'exposition *Toxic Lands, Living Narratives* (Terres toxiques, récits vivants) prolonge les recherches engagées lors des dernières éditions de la Biennale de Lubumbashi, organisée par l'association Picha [1] en République démocratique du Congo. Conçue en collaboration avec l'artiste Sammy Baloji, elle réunit des artistes dont les œuvres interrogent les héritages coloniaux et leurs répercussions durables sur les corps, les territoires et les imaginaires.

L'exposition prend pour point de départ la bibliothèque et les archives du philosophe congolais Valentin-Yves Mudimbe, récemment restituées à l'Université de Lubumbashi. Dans ses écrits, Mudimbe analyse comment l'Afrique a été « inventée » à travers les prismes de la domination. Il invite cependant à un geste de *reprise* : relire, décaler, réécrire, détourner les formes imposées pour inventer d'autres chemins de pensée. *Reprendre*, c'est réactiver l'archive, ouvrir d'autres possibles, et opposer à l'histoire dominante une pluralité de récits, vivants et insurgés. Dans cet esprit, les artistes ici réunies mobilisent archives coloniales, mémoire minière ou gestes performatifs pour composer de nouveaux récits.

La notion de toxicité traverse l'exposition, comprise à la fois comme pollution matérielle et poison social hérité du colonialisme. Déplacée et circulante, la toxicité devient un prisme pour lire les effets destructeurs, mais aussi potentiellement transformateurs, des logiques extractivistes sur les villes du Sud global, en particulier sur le Katanga, cœur de l'histoire coloniale congolaise. L'exposition interroge les formes multiples de contamination, mais aussi les possibilités de reconfiguration qu'elles ouvrent dans un contexte postcolonial.

Entre mémoire et création, l'exposition devient un espace de confrontation autant que de projection. Elle invite à repenser l'histoire, à rouvrir les archives et à renouer avec les récits pour imaginer de nouvelles trajectoires possibles.

[1] Picha, fondée en 2008 à Lubumbashi par un collectif d'artistes et de travailleurs culturels, tire son nom du mot swahili signifiant « image ». L'association utilise l'art et l'image comme moyens de raconter des histoires et de créer du dialogue. Sa vision : construire un écosystème durable pour l'art et la culture en République démocratique du Congo, en soutenant les talents locaux et en favorisant les échanges internationaux.

Nilla Banguna



Nilla Banguna, *Wankito (umwanakaji). La femme forte*, 2023. Tissus imprimés conçus et réalisés par Nilla Banguna, en collaboration avec Patricia Banguna Kazadi, Josephine Kyungu Muloba et Fernande Musha Sebelwa, vue d'installation : Kunsthalle Mainz. Courtesy de l'artiste. Image : Norbert Miguletz. (gauche)

Production des tissus imprimés conçus et réalisés par Nilla Banguna, en collaboration avec Patricia Banguna Kazadi, Josephine Kyungu Muloba et Fernande Musha Sebelwa. Courtesy de l'artiste. Image : Gaëlle Van Lade. (droite)

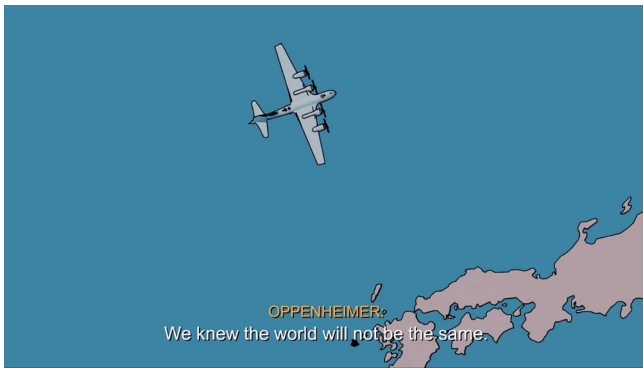
Nilla Banguna est artiste en résidence au centre d'art Picha depuis 2018, où elle mène un travail de recherche et de production textile en collaboration avec un groupe de femmes du village de Makwacha, à 45 km de Lubumbashi. Ce village, où Picha développe actuellement un atelier de sérigraphie, perpétue une tradition picturale : chaque année, les femmes y peignent les murs de leurs maisons avec des motifs en argile, effacés à la saison des pluies. Les œuvres présentées à la galerie résultent d'une collaboration avec sa sœur Patricia Banguna Kazadi et deux artistes de Makwacha, Fernande Musha Sebelwa et Josephine Kyungu Muloba. Ensemble, elles transposent la pratique picturale locale des peintures murales sur des supports mobiles, comme le tissu en coton, valorisant ainsi ces motifs et les savoir-faire qui les accompagnent.

Nilla Banguna

Née en 1990, République démocratique du Congo.

Vit et travaille à Lubumbashi (RDC).

Sixte Kakinda



Sixte Kakinda, *From Hiroshima to Shinkolobwe*, 2023. Film d'animation, 1 min. 59 sec. Courtesy de l'artiste. (gauche)



Sixte Kakinda, *Monologue*, 2019-2025. Dessin. Courtesy de l'artiste. (droite)

À travers deux œuvres complémentaires, Sixte Kakinda explore les liens invisibles entre la République Démocratique du Congo et le Japon, liés par une histoire commune souvent oubliée : celle de l'uranium extrait de la mine congolaise de Shinkolobwe, utilisé pour fabriquer les bombes atomiques larguées sur Hiroshima et Nagasaki en 1945. Le film d'animation *From Hiroshima to Shinkolobwe* retrace, en sens inverse, la trajectoire de cet uranium, du Japon jusqu'à la mine congolaise. Le film interroge le temps nécessaire à la création d'une œuvre destructrice, ainsi que l'inscription de la mémoire dans un récit. L'œuvre *Monologue* constitue le point de départ d'une bande dessinée sur l'invisibilité du Congo dans la mémoire collective liée à la bombe atomique. S'infiltrant symboliquement dans les bibliothèques des visiteur·euses, cette œuvre dialogue avec la réflexion de Mudimbe sur la bibliothèque comme lieu de réagencement et de réécriture des savoirs, montrant comment les archives peuvent être reprises et transformées pour penser la toxicité et ses héritages.

Sixte Kakinda

Né en 1984, République démocratique du Congo.

Vit et travaille à Kampala (Ouganda).

Godelive Kasangati Kabena



Godelive Kasangati Kabena, *Mbwa: Now Mine*, 2025. Verre soufflé, coussin en velours, couette. Courtesy de l'artiste.

Image : Rita Silva. (gauche)



Godelive Kasangati Kabena, *Mbwa: Now Mine*, 2025. Sac de riz de 1kg, carton et verre soufflé. Courtesy de l'artiste. Image : Rita Silva. (droite)

Dans sa série *Mbwa: Now Mine*, réalisée lors de sa résidence au Studio Voltaire à Londres, Godelive Kasangati Kabena explore la circulation et la transformation des images du chien Basenji, originaire de la République démocratique du Congo. Elle s'intéresse aux processus qui transforment ces images de simples représentations en singularités, ouvrant une réflexion sur les archives et leur contenu. À travers l'utilisation du soufflage de verre, une technique qui allie répétition et unicité, l'artiste transpose ces dynamiques visuelles en formes tangibles. En s'appuyant sur des archives d'institutions telles que le Musée de Tervuren et le British Museum, elle explore la relation entre les fragments et la totalité. Le chien Basenji sert de point de départ à une exploration de l'épuisement des matériaux d'archive, sans chercher à les définir entièrement.

Godelive Kasangati Kabena

Née en 1996, République démocratique du Congo.

Vit et travaille entre Kinshasa (RDC) et Kumasi (Ghana).



Lafleur & Bogaert, *J'aime RD Congo*, 2024. Sac de course tissé en polypropylène « taux du jour ». Courtesy des artistes. Image : Lafleur & Bogaert. (droite)

Lafleur & Bogaert
Fondé en 2013 par Michel Lafleur (Haïti) et Tom
Bogaert (Belgique).
Vivent et travaillent à Port-au-Prince (Haïti) et
Budapest (Hongrie).

Mickaël-Sltan Mbanza



Mickaël-Sltan Mbanza, *Nsala*, 2025. Vidéo en noir et blanc, 10 min. Courtesy de l'artiste.

Entre archives coloniales et images contemporaines, *Nsala* tisse un dialogue muet entre passé et présent. Mickaël-Sltan Mbanza aborde l'histoire de l'exploitation minière au Katanga à travers un film poétique qui explore mémoire, silence et transmission. Conçu en résidence au centre Yole!Africa, *Nsala* mêle des images issues du musée de Tervuren à des scènes filmées dans une mine encore en activité. Par un montage parallèle, gestes d'hier et d'aujourd'hui se répondent, révélant la persistance d'une logique d'exploitation qui marque les corps et les paysages. Mais en jouant ces figures imposées, le film les déplace : réifiés hier, les corps filmés redeviennent sujets. Par les moyens du cinéma, Mickaël-Sltan Mbanza court-circuite le système de représentation colonial. Reprendre le contrôle de son image devient alors un acte de réappropriation : brouiller les temps, creuser le silence et rendre aux corps filmés leur dignité, leur histoire, leur présence.

Mickaël-Sltan Mbanza

Né en 1996, République démocratique du Congo.

Vit et travaille à Goma (RDC).

Pendezâ Mulamba



Pendezâ Mulamba, *Mon chant*, 2024. Vidéo HD, couleur, son, 6 min. 5 sec. Courtesy de l'artiste.

Mon chant est un film expérimental qui exprime l'inquiétude grandissante de l'artiste Pendezâ Mulamba face à la dégradation rapide de l'environnement, en lien avec les naissances quotidiennes dans un monde en crise.

L'œuvre trouve son point de départ dans une scène observée à Kinshasa, où des kilomètres de routes étaient recouverts d'une épaisse couche de déchets plastiques, révélant l'ampleur de la pollution dans une ville à la fois surpeuplée et majoritairement jeune. À travers un dialogue imaginaire entre une mère et son fœtus, le film interroge notre rôle dans la reconstruction d'un environnement vivable pour les générations à venir. En juxtaposant la quiétude du monde intra-utérin et la violence d'un extérieur menacé, l'artiste propose une réflexion sensible sur la maternité, la transmission et les formes de résistance face à l'effondrement écologique.

Pendezâ Mulamba

Née en 1998, République démocratique du Congo.
Vit et travaille à Kisangani (RDC).



Photos : © Julien De Bock

Picha est une association culturelle née à Lubumbashi en 2008, dans la dynamique de la première Biennale de Lubumbashi, alors appelée Rencontres Picha. Son ambition est de créer un écosystème durable pour l'art et la culture en République Démocratique du Congo, en valorisant les talents locaux tout en favorisant le dialogue international.

L'association s'articule autour de trois piliers : le Centre d'Art et de Recherche Picha, la Biennale de Lubumbashi et les Ateliers Picha, un programme de formation dédié à l'émergence et à la professionnalisation de la jeune scène artistique congolaise.

Depuis sa création, Picha est devenue un acteur majeur de la diffusion de l'art contemporain à Lubumbashi, à travers des expositions, des résidences, des formations et des projets de production artistique. Ses activités se déploient aujourd'hui sur deux sites : le Centre d'Art Picha à Makomeno et l'atelier de sérigraphie de Makwacha, à une soixantaine de kilomètres de la ville. Portée par un réseau de partenaires locaux et internationaux, la Biennale de Lubumbashi s'est imposée comme un événement phare des arts visuels en Afrique centrale, réunissant à chaque édition des artistes et professionnels du monde entier. La prochaine édition aura lieu en octobre 2026.

Dernières éditions de la Biennale de Lubumbashi :

Biennale de Lubumbashi VII – *Toxicity* – 2024

Pour sa huitième édition, la Biennale de Lubumbashi s'est penchée sur la toxicité résiduelle laissée par plus d'un siècle de colonialisme et d'exploitation de masse dans la région du Katanga – Copperbelt. Cette édition s'inscrivait dans la pensée et l'héritage du philosophe originaire de Likasi, Valentin-Yves Mudimbe, et s'inspirait notamment de concepts décoloniaux majeurs tels que « reprendre », la « bibliothèque coloniale » ou encore la « gnose » (africaine).

La réflexion de Mudimbe, mise en résonance avec les pratiques artistiques soutenues par l'Atelier Picha, propose un cadre curatorial complémentaire qui renouvelle et prolonge la réflexion amorcée autour de *Toxicity*.

Biennale de Lubumbashi VII – *ToxiCity* – 2022

Pour sa septième édition, la Biennale interroge la toxicité en tant que condition d'existence affectant inextricablement les mondes sociaux, sous le titre *ToxiCité* ou *ToxiCity*. Le thème, envisagé comme point de départ, ouvre la voie à l'élaboration collective d'un regard critique et transformateur sur les environnements sociaux et culturels, à Lubumbashi comme ailleurs dans le monde.

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Imane Farès représente Sinzo Aanza, Basma al-Sharif, Sammy Baloji, Minia Biabiany, Ali Cherri, Emeka Ogbah, Younès Rahmoun, James Webb.

Contacts

Martina Sabbadini, directrice
martina@imanefares.com

Elisa Lagarde, coordination, communication, production
elisa@imanefares.com

~

Galerie Imane Farès
41 rue Mazarine, 75006

du mardi au dimanche de 11h à 19h

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris
+33 (0)1 46 33 13 13 – contact@imanefares.com
www.imanefares.com